

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 5 (1960)

Artikel: Mathias Hipp (1813-1893), Jean-Jacques Kohler (1860-1930), Eugène Faillettaz (1873-1943), Jean Landry (1875-1940)
Autor: Mestral, Aymon de
Kapitel: Jean Landry (1875-1940)
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN LANDRY

1875–1940

La destinée de ce théoricien audacieux, vrai condottiere de l'électricité, né pour entreprendre, commander et réaliser, a quelque chose de tragique. Avec son intelligence aiguisée et tranchante comme une épée, sa volonté de fer et sa personnalité dominatrice, il avait coutume de mener à chef ce qu'il avait conçu et empoigné. Ce type de patron autoritaire et exigeant, qui ne se fiait qu'à lui-même, a dirigé, créé ou présidé une vingtaine de grandes commissions. C'est dire qu'il a joué un rôle et occupé une place en vue dans la vie technique et économique de notre pays.

Les difficultés ne lui ont certes pas manqué. Il a connu des revers, qui l'ont profondément affecté. Mais il a poursuivi sa voie inflexiblement, en assumant toujours davantage de responsabilités. Ce maître de la technique, qui jonglait avec les mathématiques supérieures, maniait les hommes comme des pions et barrait les torrents de montagne, a traversé la vie en solitaire, loin de toute coterie, fier de son isolement, au sein duquel il forgeait ses grands desseins.

Grâce à sa puissance de travail, à son énergie et à sa mémoire prodigieuse, il a mené de front des activités dévorantes : tour à tour ou parallèlement ingénieur-conseil, professeur, puis directeur de l'Ecole d'ingénieurs à Lausanne, fondateur et animateur de l'EOS, grand bâtisseur de lignes électriques à haute tension à travers la Suisse romande et dans les régions avoisinantes. Mais la grande œuvre de sa vie, celle à laquelle il a consacré le plus clair de son temps et donné le meilleur de ses forces, le barrage de la 1^{ère} Dixence, gît aujourd'hui, englouti à cent mètres de profondeur sous la nappe d'eau, en amont de la Grande Dixence. Lui-même a été emporté à l'âge de 65 ans, sans avoir connu la sérénité, ni les loisirs d'un grand chef au soir de la vie.

Tel qu'il était, avec ses qualités exceptionnelles, et ses défauts non moins accusés, il a ouvert une brèche et tracé la voie en matière d'exploitation industrielle de l'électricité. Les conquêtes qu'il a réalisées dans ce domaine ont passé depuis lors dans l'usage courant, au point que l'on n'y prend même plus garde, tant la technique et la science ont progressé depuis lors à pas de géant. Mais l'impulsion donnée par Jean Landry a marqué un tournant dans la vie économique de notre pays romand et rayonné bien au-delà de nos frontières.

Les Landry des Verrières

Pendant des siècles, les habitants des hautes vallées neuchâteloises ont mené l'existence aventureuse et rude des colons du Nouveau-Monde. C'est ainsi que les Landry sont apparus aux Verrières au XIV^e siècle, sans doute attirés par les franchises que les comtes de Neuchâtel accordaient aux immigrants, pour favoriser le défrichement de ces contrées inhospitalières. Comme leurs voisins cantonnés derrière les murs de leurs fermes isolées, à l'abri des curieux et des indiscrets, dans ce coin de pays où le braconnage et la contrebande étaient une des joies de l'existence, les premiers Landry ont défriché des forêts de sapins, élevé du bétail sur leurs maigres pâturages et donné la chasse aux loups qui, en hiver, hantaient ces parages sibériens.

Avec le temps, grâce au passage des rouliers et à la proximité de la Franche-Comté, certains Landry se sont tournés, vers la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e vers le commerce des vins, comme d'autres notables de l'endroit, dont les Hegi, les Lambelet et les Martin. La position des Verrières, aux portes mêmes de la Bourgogne, présentait des avantages, dont sept ou huit générations de Landry ont su tirer parti, en y ajoutant parfois le commerce du bois.

Le père de Jean Landry était lui-même marchand de vins à Meudon, l'une des trois communes qui, avec les Bayards et les Bourgeaux, formaient la «générale commune» des Verrières. Cette profession lui a permis d'élever honorablement une famille de quatorze enfants, dont Jean, né le 3 octobre 1875, était le cadet. Comme ses frères, parmi lesquels on trouve un marchand de vins, aux côtés du père, un pâtissier, un employé de banque, un agriculteur et un médecin, le benjamin a connu les longues veillées, au cours desquelles parents et voisins racontaient des histoires de braconniers ou de

contrebandiers qui, pour gagner quelques sous par kilo de café ou de tabac, passaient clandestinement la frontière.

Un récit surtout le passionnait: l'entrée de l'armée des Bourbakis, aux Verrières, en février 1871, avec leurs chevaux affamés, qui rongeaient l'écorce et jusqu'au cœur des arbres au bord de la route. Preuve en soit la silhouette étrange et déchiquetée de l'arbre planté devant la maison natale, robuste et cossue, de Jean Landry, à Meudon. Sur le chemin de son école, les passants s'arrêtent et lisent l'inscription figurant sur la plaque commémorative encastree dans la façade d'une maison Martin aux Verrières: «Ici fut signée la convention accordant à l'armée de l'Est le refuge de la Suisse, conciliant le devoir d'humanité et la neutralité helvétique. — Général Herzog — Général Clinchant — Honneur au courage malheureux. Le 1^{er} février 1871.»

Dans ces hautes vallées retirées, les habitants sont restés plus attachés à leurs coutumes et traditions que les gens du Bas, «ballotés à tout vent de doctrine», comme disait l'apôtre Paul. Sans avoir jamais fait de politique active, Landry se rattachait sentimentalement aux «Bédoins». C'était là le sobriquet décoché dans le canton de Neuchâtel aux anciens partisans du roi de Prusse. Au début du XX^e siècle, il n'était pas rare d'entendre les habitants des Verrières échanger entre eux un sonore et gouailleur: «Salut Jean-Jacques. Vive le Roi!» Bien qu'il ne se soit pas rattaché à un parti politique, Jean Landry était d'instinct ce que l'on appelle libéral-conservateur.

L'appel de la technique

Chez Landry, il n'y avait pas place pour l'hésitation. Entré à l'école secondaire de Fleurier, au Val-de-Travers, qui devait le préparer au gymnase scientifique de Neuchâtel, ainsi qu'à l'Académie de cette ville pittoresque et bien-pensante, il se révèle d'emblée un élève brillant et éprouve un malin plaisir à montrer sa supériorité intellectuelle vis-à-vis de ses condisciples. Ses études préparatoires terminées, il met le cap sur Zurich. Admis à l'Ecole Polytechnique Fédérale, il y suit entre autres les cours du grand pionnier et théoricien de l'électricité, le professeur Wyssling, avec lequel il se liera d'amitié. Le maître et l'élève étaient dignes l'un de l'autre.

Au sortir du Poly, Jean Landry se rend à Genève. Sa carrière devait se dérouler toute entière en Suisse romande. A peine arrivé, le jeune ingé-

nieur-électricien est engagé à la «Cie de l'Industrie Electrique», d'où sortiront plus tard, en 1918, les «Ateliers de Sécheron». On rapporte qu'il avait été engagé par un autre pionnier de l'électricité: René Thury. Sans posséder la formation mathématique du nouveau venu, «le Père Thury», comme on l'appelait familièrement, se trouvait à l'avant-garde des recherches et des réalisations dans le domaine de l'électricité. Quel contraste entre ces deux hommes: l'aîné, bienveillant, modeste, génial à bien des égards; le cadet, ambitieux, orgueilleux, conscient de sa force et de ses capacités. C'est à Genève que Jean Landry trouvera la future compagne de sa vie, en la personne de M^{elle} Chossat, la fille d'un médecin genevois.

La pépinière des ingénieurs à Lausanne

Après quelques années d'activité pratique dans l'industrie à Genève, Landry va s'établir à Lausanne, où il ouvre un bureau d'ingénieur-conseil. C'est en cette qualité qu'il travaillera notamment pendant un certain temps auprès de la maison Aubert-Grenier & Cie, pour laquelle il a fait un voyage d'étude aux Etats-Unis; mais il s'est séparé bientôt de cette entreprise, d'où devaient sortir les «Câbleries et Tréfileries de Cossonay». Quoi qu'il en soit, le jeune ingénieur-conseil, est appelé, à l'âge de 27 ans, comme professeur d'électricité industrielle à l'Ecole d'ingénieurs. Il y brille et s'impose rapidement par la clarté et l'élégance scientifique de ses exposés, tout en se livrant à sa passion d'exactitude mathématique. Cela n'était pas toujours du goût des étudiants du génie civil astreints à suivre son cours d'électricité en commun avec les étudiants ingénieurs-mécaniciens et électriciens. «Pour vous autres du génie civil, déclarait un jour Landry à l'un de ses collègues, l'exactitude est de l'ordre de 10 cm. Pour nous autres électriciens, il est rare que l'écart soit supérieur à 1 mm. Nous ne vilipendons pas la marchandise!» C'est que le génie civil est un art et l'électricité une science.

En 1919, Landry est nommé directeur de l'Ecole d'ingénieurs. Alors que ses prédécesseurs n'avaient exercé ces fonctions qu'à titre plus ou moins intérimaire, il sera le premier directeur permanent, pendant près de 21 ans, et il cherchera à donner à l'enseignement un caractère, moins empirique, toujours plus scientifique et rigoureux. Après avoir révisé les plans d'étude, il s'attache à faire connaître son Ecole au dehors, en la faisant participer

notamment à différentes expositions, comme celle de la Navigation fluviale à Bâle en 1926 ou à l'Exposition Nationale Suisse 1939 à Zurich. En toutes choses, il voyait grand et loin. A un moment donné, il proposa d'agrandir l'Ecole d'ingénieurs pour lui permettre de recevoir 500 étudiants. Ce fut un beau tapage. Landry fut combattu, traité de fou. «Sa Dixence lui monte à la tête!», s'écriaient ses adversaires. Le projet fut torpillé et enterré. Or aujourd'hui, l'EPUL (c'est-à-dire l'Ecole Polytechnique de l'Université de Lausanne), qui compte plus de 1000 étudiants ingénieurs et architectes, s'avère déjà insuffisante pour faire face aux besoins techniques croissants du pays.

A partir du moment où il s'est trouvé pris dans l'engrenage des travaux de la I^{ère} Dixence, le directeur Landry n'a plus pu donner toute sa mesure, ni le temps qu'il aurait voulu ou fallu, à son Ecole, où il a d'ailleurs recruté de nombreux jeunes ingénieurs d'initiative et de talent. A la fin de sa carrière, les Universités de Lausanne et de Neuchâtel, auxquels il a fait plus tard des legs considérables, lui ont décerné le titre de docteur honoris causa.

Le grand dessein

Un coup d'œil jeté sur la carte des centres de production et de distribution d'énergie électrique en Suisse romande avant 1914 révèle un état de dispersion et de morcellement quasi féodal. La plupart de ces usines électriques ne présentaient qu'un caractère local, tout au plus régional. Cette impression se renforce si l'on examine la date de la mise en exploitation de ces petites entreprises. Ces îlots industriels, échelonnés entre 1884 et 1914, semblent avoir été créés au petit bonheur, sans lien entre eux, ni plan d'ensemble. En revanche, on enregistre pendant la période 1900/1914 une amélioration marquée dans le matériel et l'installation des lignes électriques, comme dans la législation sur le droit des eaux.

En présence de cette situation, notre «Petit Charlemagne» se décide à intervenir. Très tôt, Landry a eu la vision et l'ambition de créer à travers la Suisse romande un réseau de lignes, dans lequel chacun des participants verserait ses excédents d'énergie et puiserait selon ses besoins.» Je veux, déclarait-il alors, fournir de l'énergie à ceux qui en manquent à certaines périodes de l'année ou à certains moments de la journée, en créant à cet

effet des bassins d'accumulation en haute montagne, où l'on puisse se servir sur demande, «au robinet», suivant l'expression imagée de Landry. Il ajoutait: «Qui tient les lignes, tient tout!» Cette conception d'un «rail omnibus», comme disent les spécialistes, établi à travers la Suisse romande et connecté plus tard avec les réseaux des régions avoisinantes, est aujourd'hui une évidence. A cette époque, c'était une innovation, qui dérangeait bien des habitudes et des intérêts; mais cette innovation, difficile à réaliser, était de nature à séduire un homme de la trempe d'un Landry.

Certes, l'idée était déjà dans l'air, comme c'est généralement le cas pour la plupart des inventions. On pouvait observer en effet des tendances analogues en Suisse alémanique; mais au-delà de la Sarine, la présence de deux grandes entreprises concurrentes, les BKW et les NOK, à peu près d'égale force, paralysait la création d'une «schweizerische Sammelschiene», c'est-à-dire d'un rail suisse commun. Landry a eu la chance et le mérite de réussir dans son domaine, en créant en Suisse romande l'EOS, c'est-à-dire la S. A. «Energie de l'Ouest Suisse». Il avait l'avantage d'avoir affaire à un nombre relativement élevé de petites usines hydro-électriques, plus faciles à manœuvrer que les deux puissantes BKW et NOK rivales. Avec le temps, le dessein initial de Landry se précise et s'élargit: ne pas se contenter d'être un simple transporteur ou marchand de courant électrique, obligé de se ravitailler à gauche et à droite; mais devenir à son tour un producteur, un gros producteur, capable d'exercer une influence sur le marché, sans dépendre de ses associés ou partenaires. Tel était le rôle dévolu à l'EOS. Il ne restait plus qu'à mettre sur pied ce puissant organisme.

Fondation de l'EOS

En présence d'un vieux chêne, on a quelque peine à se figurer que ce géant du monde végétal ait pu sortir de la coque d'un gland. De même pour l'EOS. Il est difficile d'imaginer comment cette entreprise, aujourd'hui si puissante, a pu naître il y a quarante ans environ, par la volonté et la vision d'un homme, Jean Landry, et qu'elle ait eu pour berceau, non pas quelque palais administratif, mais le modeste bureau d'étude d'un ingénieur-conseil, à l'Avenue Dapples, 37, à Lausanne.

Après de longues et patientes démarches, à l'époque où l'opinion publique était encore sous le coup des privations et des restrictions de courant et

d'énergie électrique pendant les années de la première guerre mondiale, douze entreprises, ainsi qu'un simple particulier, se sont réunis pour fonder, en date du 14 mars 1919, la «Société Anonyme de l'Energie de l'Ouest Suisse» (en abrégé EOS) ayant son siège à Lausanne. Quels étaient les fondateurs et premiers actionnaires de cet organisme appelé à prendre un pareil essor?

La Ville de Genève (Services industriels) à Genève; la Société franco-suisse pour l'industrie électrique à Genève; la Société Anonyme des Ateliers Piccard, Pictet & Cie, à Genève; la Société Anonyme de laminoirs et câbleries à Cossonay; la Société d'exploitation de câbles électriques, système Berthoud, Borel et Cie à Cortaillod; la Commune de Lausanne (Services Industriels) à Lausanne; la Société Romande d'électricité, à Territet; les Entreprises électriques fribourgeoises à Fribourg; l'Electricité neuchâteloise, S.A. à Neuchâtel; la Société Anonyme de l'Usine électrique des Clées à Yverdon; la Société des forces électriques de la Goule, à Saint-Imier; l'Elektrizitätswerk der Stadt Basel, à Bâle et M. Jean Landry, ingénieur à Lausanne. La combinaison ne manquait pas d'allure.

Parmi les représentants de ces entreprises figuraient trois des meilleurs amis de Landry, qui se montrait particulièrement difficile et ombrageux, mais très fidèle, dans ses amitiés, à savoir: MM. René Neeser, Emmanuel Dubochet et Henri Payot. Avec de tels partenaires, l'animateur de l'EOS pouvait aller de l'avant.

Contrairement à ce que l'on croit généralement, l'EOS n'a pas été fondée pour monter la Dixence, mais bien pour établir une liaison électrique entre le Valais, Lausanne et Genève qui se ravitaillaient auparavant auprès de sociétés d'électricité locales ou régionales vaudoises. La création du futur rail devait permettre aux centrales électriques de la Suisse romande de se grouper et de connecter leurs réseaux, en vue d'échanger, combiner ou parfaire leur production d'énergie.

L'EOS débute très modestement. Le personnel initial se composait de trois ingénieurs, MM. Landry, Schmidt et Cardis, ainsi que d'une dactylographe, plus un chef-comptable emprunté à une société affiliée. Sous l'impulsion toutefois du nouveau patron, la jeune entreprise poursuit méthodiquement sa politique d'absorption et d'expansion, par voie d'achats, de raccordements et de constructions successives. La société commence par racheter au Valais, en 1922, les installations des usines électriques de Martigny-Bourg et de Fully, en attendant d'obtenir la concession de la chute

de Fionnay-Champsec, dans la vallée de la Dranse, et de s'attaquer, plus tard, à la Dixence. Mais c'est là une autre histoire.

C'est ainsi que l'EOS prend pied solidement au Valais. Grâce à une série de points d'appui (les postes de couplage) et de nouvelles usines, le réseau de la société et de ses liaisons ne cesse de s'étendre en Suisse romande et finit par prendre contact, dès 1937, avec les réseaux de la Suisse alémanique. Les étapes et les péripéties de ce développement remarquable sont relatées et illustrées, d'une façon très vivante, dans la belle publication commémorative intitulée «1919 – EOS – 1944».

La ruée vers l'eau

En 1927, l'EOS se met en rapport avec le groupe de l'ingénieur Anselme Boucher, «le barreur de chutes», comme on l'appelait familièrement, en vue de racheter la concession de la Dixence. Faute de pouvoir assumer elle-même les études concernant la bassin d'accumulation, le barrage et la chute de la Dixence, l'EOS crée à cet effet, en 1927, un organisme spécial, «La Dixence S. A.», à Lausanne. La nouvelle société, dont M. Landry est nommé président du conseil d'administration et administrateur-délégué, se met aussitôt à l'œuvre. Les travaux d'étude et d'approche ont duré 18 mois environ. Entraînés par «la ruée vers l'eau», des équipes de géologues et d'ingénieurs, de géomètres et de contre-maîtres parcourent le pays, tandis que des négociateurs prennent contact avec les communes valaisannes intéressées.

Alors que le bureau de Lausanne de la Dixence S. A. se charge des études et de la mise au point des projets de construction, le bureau du Valais s'occupe activement de la préparation des installations, du choix des matériaux, de l'embauche du personnel, sous le regard critique et rarement satisfait de Landry, un patron dynamique et peu commode s'il en fût.

Le rythme et le climat du travail n'étaient pas précisément de tout repos. A Sion, comme à Lausanne, on travaillait d'arrache-pied. Jean Landry voulait tout voir, tout connaître, tout contrôler, par lui-même. Non content de signer seul tous les contrats et la correspondance, même les contrats d'engagement, en triple expédition, pour les ouvriers, dont le nombre s'élèvera progressivement à près de 1200 en 1932, il exigeait pour chaque commande

une comparaison détaillée avec les conditions de la concurrence, et cela dans des délais-éclair. Tous les soirs, il voulait recevoir son rapport sur la marche des travaux au Valais. Ses collaborateurs pouvaient maugréer tout bas contre ce régime de travail forcené. Pas moyen pourtant d'échapper à ce mouvement, car le patron payait d'exemple et entraînait son monde par la force de sa personnalité.

La montagne et les hommes

Le Val des Dix, qui sommeillait depuis des siècles dans son berceau de pâturages et de glaciers, en amont de la Vallée d'Hérémence supérieure, brusquement tiré de son état d'isolement, tressaille. Ce vieux pays cherche à se défendre contre l'irruption des nouveaux venus. Un ordre naturel, un monde millénaire, apparemment immuables, étaient en train de vaciller au contact avec l'industrie moderne. Le drame et l'épopée du travail en haute montagne allaient commencer.

Entre les montagnards et les gens du dehors, les relations ont d'abord manqué de chaleur et de cordialité. Après avoir décliné l'offre d'installer l'éclairage électrique dans les villages, en déclarant: «Nous ne voulons pas de feu dans nos maisons!», les indigènes ont plus d'une fois scié nuitamment des ponts ou des passerelles en bois. Mais les ingénieurs ne sont-ils pas des bâtisseurs de ponts, au propre et au figuré? Peu à peu, la situation a évolué et s'est sensiblement améliorée. Aujourd'hui, Hérémence est devenu un des villages les plus riches et prospères du Valais.

Peu accoutumés à un travail régulier, les gens du pays ont préféré longtemps vaquer à leurs occupations, nomades ou sédentaires, entre le village, les alpages et les vignobles dans la plaine. Certes, l'argent était rare en ce temps-là. Gagner cent francs, c'était presque une petite fortune: un quart de mulet! La monnaie avait alors un tout autre pouvoir d'achat qu'aujourd'hui. Mais les montagnards tenaient plus encore à leurs habitudes ancestrales et à leur indépendance.

Alors qu'actuellement la plus grande partie de la main d'œuvre de la Grande-Dixence se recrute parmi les gens du pays – et cela, pour répondre à des desiderata légitimes des communes intéressées à ces travaux, en vertu de leurs droits d'eau – on rencontrait surtout au début des ouvriers italiens, des mineurs du Haut-Valais et des charpentiers de Hambourg. C'étaient là

des as au travail, de beaux gars, sous leur chapeau noir à larges bords, bien pris dans leur veste et leurs pantalons à côtes en velours noir. Comme ces éléments hétérogènes parlaient des langues ou des dialectes différents, les motifs de friction ne manquaient pas. Gare aux discussions qui s'élevaient soudain au cours d'une partie de cartes et dégénéraient souvent en bagarres! Par mesure de précaution, les autorités avaient établi un barrage de police à l'entrée du vallon, avec la consigne: «Pas de femmes là-haut!»

La main-d'œuvre étrangère s'est peu à peu amalgamée et la population indigène a abandonné son attitude de résistance passive. La face du pays commence à changer. Sous le coup de baguette des magiciens modernes, on assiste à un lent et prodigieux travail de métamorphose.

Le barrage de la 1^{ère} Dixence

A l'entrée du Val des Dix, un verrou rocheux en barrait partiellement l'accès. Les charges ne pouvaient y parvenir qu'à dos de mulet. C'est là-haut, sur l'emplacement du futur barrage, que devait s'élever le chantier des travaux de sondage, en vue de creuser en premier lieu, sous le verrou, un tunnel destiné à servir tout d'abord de galerie de dérivation au cours de la construction du barrage, puis de galerie de vidange pour le bassin d'accumulation. Un peu en aval, un village de barraquements en bois, coiffés de toits de tôle en ogive, sous le regard de la minuscule chapelle de St-Jean, dont l'inscription latine résume la profession de foi de Jean Landry: «Labor omnia vincit improbus.» Au fond du vallon, un petit chemin de fer à double voie s'époumonnait en charriant le gravier nécessaire à la fabrication du béton, où venait se mêler le ciment amené de la plaine par téléphérique. Depuis le dépôt initial et la future usine modèle de Chandoline, dans la vallée du Rhône, en face de Sion, les matériaux se déplacent et s'élèvent, par les moyens et les cheminements les plus divers, à plus de 2000 m d'altitude. C'est ainsi que peu à peu, les hommes et les machines attaquent et modifient le visage et le cœur même de la montagne.

Deux jours par semaine, l'animateur au regard perçant et froid, Jean Landry, montait à la Dixence, suivi d'un vieux serviteur, qui portait son manteau et l'en recouvrait dans les tunnels, où la température était glaciale. Il fallait avoir de bonnes jambes, un cœur solide et un estomac à toute épreuve pour supporter ces tournées d'inspection en haute montagne. Seul

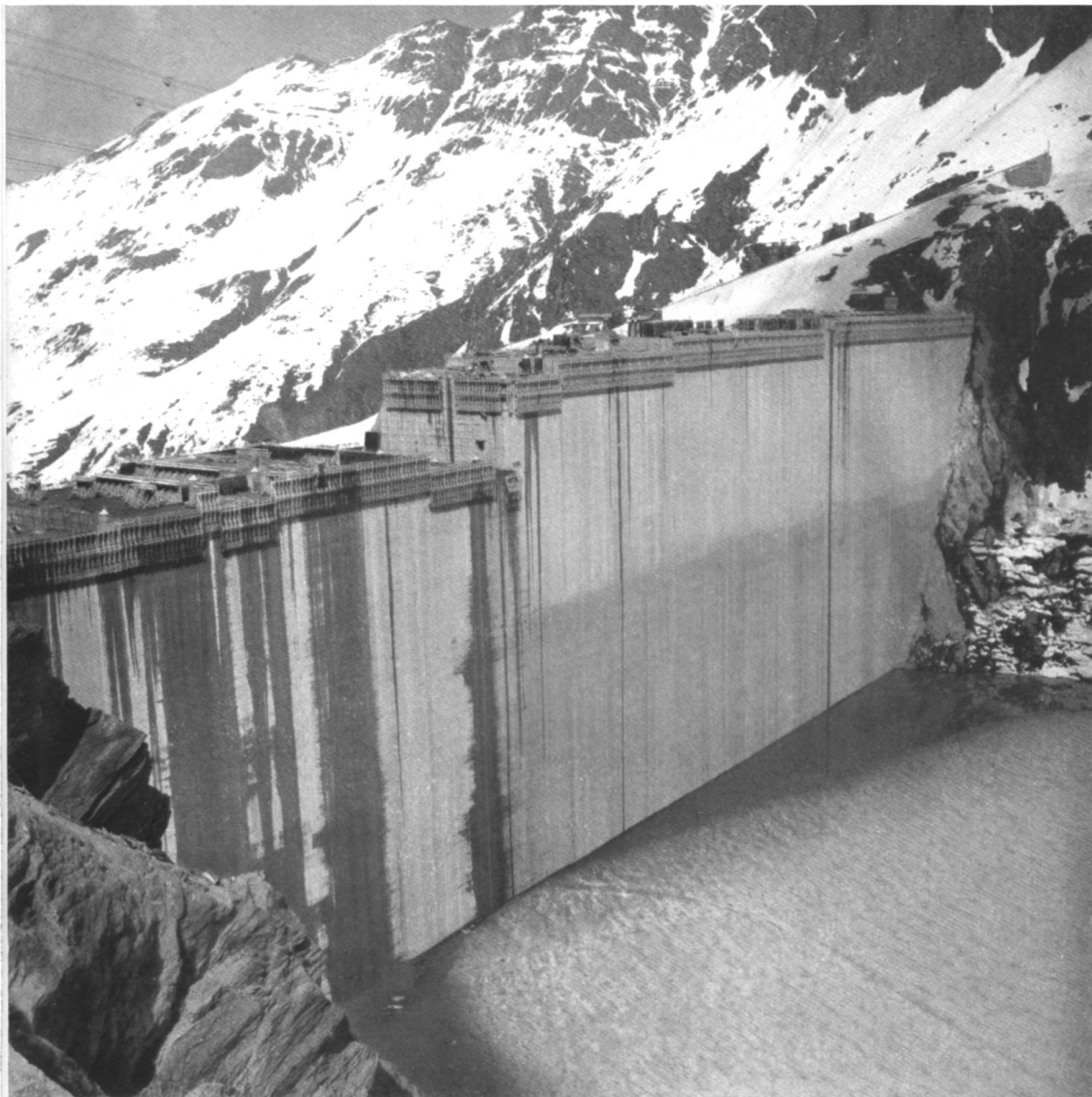


Jean Landry.

Jean Landry
1875-1940

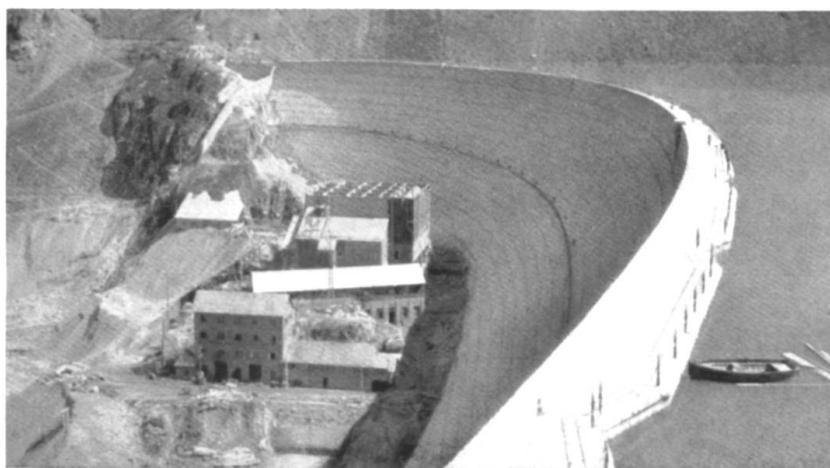


Barrage de la Grande Dixence, vue d'aval vers l'amont



Barrage de la Grande Dixence, vue d'amont vers l'aval

Vue générale du barrage
et du lac d'accumulation
de la Dixence





La maison natale de Jean Landry
à Meudon, aux Verrières

Le Patron au milieu de ses proches
collaborateurs sur le chantier de
la Dixence



autorisé à prendre des photographies, Landry ne s'en faisait pas faute. Ce fumeur enragé faisait une consommation effarante de cigarettes Job et se retirait le soir dans son chalet assez primitif et pratique. En l'absence heureusement de son propriétaire, la toiture en tôle de cette demeure fut crevée un jour par une avalanche de pierres, qui tombèrent sur le lit du patron. C'était à l'époque où l'emploi des explosifs n'était pas encore tout à fait au point.

La passion du contrôle et de l'exactitude chez Landry lui a évité maintes mauvaises surprises dans la mise en place et le fonctionnement des machines. Les difficultés qui allaient fondre sur lui sont venues d'un autre côté. Mathématicien et technicien dans l'âme, il a été en effet moins heureux dans le domaine financier. C'est ainsi qu'il a éprouvé de sérieuses déconvenues dans l'affaire du magnésium. Cette fabrication, qui n'avait d'ailleurs rien à voir avec l'EOS, ni avec la Dixence, était exploitée au Valais, sous licence anglaise, suivant un procédé dont Landry attendait beaucoup, mais qui ne valait malheureusement pas grand chose. Au lieu de mettre la main sur la poule aux œufs d'or, ses amis et lui n'y ont récolté que des déboires et des pertes, assez sensibles.

Jean Landry était très fier de la Dixence; mais il était hanté par la crainte de voir la Suisse allemande mettre un jour la main sur cette entreprise éminemment romande. Cette attitude l'a amené à négliger ou écarter certains concours, financiers notamment, dont l'absence devait se faire cruellement sentir pour lui pendant «l'année terrible», en 1934, en pleine crise économique mondiale. Dur et regardant en matière de dépenses, Landry s'est trouvé soudain serré à son tour, dans l'impossibilité matérielle, non seulement de régler certaines factures courantes, mais aussi, ce qui était plus grave, d'obtenir la 3^e tranche de 20 millions de francs suisses indispensables pour mener ses travaux à chef. Comme il ne comptait pas que des amis, dans le monde de la banque en particulier, il se vit refuser les crédits qu'il sollicitait, sous le prétexte qu'il voyait trop grand. Cette blessure infligée à son amour-propre était d'autant plus cuisante pour lui que Landry était convaincu d'avoir vu juste, en quoi il n'avait pas tort. Il s'est même écrié un jour: «On me reproche de voir trop grand. Mais «ils» viendront bientôt me supplier à genoux de construire plus grand!» Ce brusque arrêt en plein élan lui a été extrêmement sensible. A partir de 1934, il ne sera en effet plus le même qu'auparavant, comme si un ressort intérieur s'était cassé en lui. Par bonheur, un grand financier, d'origine neuchâteloise, M. Léopold

Dubois, de Bâle, finit par lui avancer les fonds nécessaires, avec le concours de certains partenaires de l'EOS. La Dixence était sauvée et les travaux en cours purent être achevés.

Dans cette œuvre hardie, entreprise en 1929 et terminée en 1935, tout portait la marque de Landry : le mur du barrage de 87 m, alors le plus haut de la Suisse ; l'altitude du bassin d'accumulation : 2240 m, la capacité du bassin : 50 millions de m³ ; la chute brute de la Dixence : 1750 m, utilisée en un seul palier et la conception toute nouvelle de l'usine hydro-électrique de Chandoline, etc. Même si ces données devaient être largement dépassées entre-temps par la Grande-Dixence, grâce aux moyens techniques et financiers dont on dispose aujourd'hui, la I^{ère} Dixence constitue une œuvre magistrale, qui a fait époque et à laquelle le nom de Landry se trouve indissolublement attaché.

Des grandes commissions à l'intimité

Certaines gens paraissent nés pour créer et présider, comme d'autres respirent. C'était le cas de Jean Landry. Sa carrière est jalonnée par une série de grandes commissions, qu'il a dirigées ou animées par sa personnalité. Cet homme indépendant et solitaire éprouvait le besoin de communiquer à d'autres le fruit de son expérience, faisant bénéficier ainsi la collectivité de son grand savoir. Sans vouloir épuiser la liste des commissions, dont il a fait partie, à un titre ou un autre, nous aimerions en indiquer ici au moins quelques-unes.

C'est ainsi qu'il a présidé, par exemple, de 1912 à 1919, l'Association suisse des électriciens. Pour un Romand, le fait est extrêmement rare et constitue une preuve d'estime insigne. Sa tâche n'a pas été facile, surtout pendant les années de la 1^{ère} guerre mondiale. Par ailleurs, Landry a dirigé la Commission fédérale de corrosion chargée d'étudier les causes et de parer aux effets des courants vagabonds des chemins de fer. En faisaient partie notamment les chemins de fer fédéraux, l'Union des entreprises de transport (ou chemins de fer suisses), la Société suisse des industries du gaz et des eaux. Landry a été en outre président de la Commission fédérale des installations électriques, de la Commission fédérale de l'économie hydraulique, de la Commission des poids et mesures, ainsi que des Centrales électriques suisses. Comme indiqué précédemment, il fut également président

de l'EOS et de la Dixence S. A., un président singulièrement actif et agissant. Mais malgré tant de titres et d'activités diverses, il était tout, sauf un collectionneur de sièges de conseil d'administration. Rien n'était plus contraire à sa nature. Lorsqu'il acceptait une charge, il en revendiquait toute la responsabilité et remplissait sa charge à fond.

Dans le même ordre d'idées, il convient de signaler aussi son activité au sein du Comité du Groupe de l'Electricité à l'Exposition Nationale Suisse 1939 à Zurich. Nul visiteur n'a oublié le «Pavillon de l'Electricité». Cette œuvre si sobre, expressive et belle, conçue et exécutée sous la présidence de Jean Landry, porte l'empreinte de son caractère et fut en quelque sorte son chant du cygne.

Au milieu de cette existence intense et harassante, on conçoit que le maître de la Dixence ait ressenti parfois le besoin de l'intimité, dont il bannissait toute espèce de mondanité. Rares sont ceux qui ont connu l'hospitalité des Landry, à Lonay, près de Morges, dans leur propriété ombragée de grands arbres. Lorsque le grand patron rentrait chez lui, le soir, la tête encore bourdonnante des discussions et des travaux qui avaient rempli sa journée, il se montrait le plus souvent taciturne et préoccupé. Mais, si par hasard, un mot dans la conversation à bâtons rompus éveillait un écho en lui ou piquait sa curiosité, il s'animait soudain et pouvait se montrer brillant, même enjôleur, comme cela lui arrivait dans les affaires. Il avait besoin d'un climat de recherches et de trouvailles. Ainsi s'explique le fait que ses rares amis appartenaient tous au monde de l'industrie et de la technique. Très libre à leur égard, il avait des attentions délicates pour eux, ce qui n'empêchait cet ami fidèle de les taquiner à sa façon et d'être toujours d'une franchise absolue. C'était là un des beaux traits de ce caractère intrépide.

S'il lui est arrivé, au début de sa carrière, de passer une ou deux semaines de vacances par an au bord de la Mer Méditerranée, en Bretagne, à Paris ou en Belgique, roulant en auto, où il s'est montré novateur en matière de carrosserie, à partir de l'entrée en scène de la Dixence dans sa vie, Landry devient la proie et l'esclave de ses affaires. Une chose toutefois était capable de le détendre et de lui procurer un certain repos intérieur : le contact avec la nature, à laquelle il était très sensible. Son ambition suprême, en dehors des affaires, était de se retirer un jour dans la grande villa, dont il avait entrepris la construction à Lonay, pour remplacer l'ancien chalet, et de trouver enfin le temps et le loisir nécessaires pour lire et voyager à sa guise. La mort devait l'empêcher de réaliser ces projets.

Mort et rayonnement

En songeant à la vie intense de Jean Landry, un mot de Chamfort nous revient à l'esprit: «Les passionnés auront vécu. Les raisonnables auront duré.» Entraîné par sa fièvre de travail et son besoin impérieux de mener de front tant d'activités diverses, il a vécu en passionné, sans jamais prêter attention à sa santé, ni à ses aises. A cet égard, jamais homme ne s'est montré moins raisonnable. Dans cette vie droite, qui n'a jamais reculé devant l'obstacle, ni connu de compromis, trois passions peu communes ont prédominé: les mathématiques, l'électricité et la montagne. Le reste, et lui-même, comptait peu.

Mais si Jean Landry se montrait à l'ordinaire froid, réservé, avec un fond de dureté montagnarde à l'égard de ceux qui ne le connaissaient pas, il cachait soigneusement un vieux fond familial de timidité et de sensibilité. Pendant les années trente, il a souffert de voir tant de jeunes ingénieurs demeurer sans emploi, malgré tous ses efforts pour leur trouver une situation. De même, il a souffert pendant la seconde guerre mondiale, en assistant impuissant à l'effondrement du front occidental, ainsi qu'à l'écrasement d'un monde, qui lui tenait profondément à cœur. Son état de tension intérieure en a subi le contre-coup. Le 17 juin 1940, une hémorragie cérébrale l'emportait, à l'âge de 65 ans, comme un arbre solitaire foudroyé par l'orage, à la montagne.

De tels hommes de pensée et d'action sont rares. Par le caractère, comme par l'intelligence, il a marqué dans la vie économique et scientifique de notre pays. Aujourd'hui, comme alors, la Suisse a besoin de tels pionniers, intrépides et clairvoyants, capables de tout sacrifier à leur vision. Même lorsqu'ils ont quitté la scène de ce monde, leur personnalité agit et se prolonge mystérieusement à travers les hommes qu'ils ont formés, comme dans la série de leurs créations.